



TALENTS
COUSUS MAIN

CHEMIN DE VIE

C'est un long chemin de vie, avec ses réussites et ses échecs, qui m'a conduit vers l'insertion professionnelle, avec une certitude chevillée au corps : chaque être humain recèle en lui un potentiel qui peut émerger à tout moment si les conditions le lui permettent.

Comme le dit si justement Gabriel Garcia Marquez :

« Il eut l'intime conviction que les êtres humains ne naissent pas une fois pour toutes à l'heure où leur mère leur donne le jour, mais que la vie les oblige de nouveau et bien souvent à accoucher d'eux-mêmes. »

Notre travail, au sein de l'association, c'est bien de faire émerger le potentiel de chacun, de leur offrir, un lieu, du temps et des moyens pour découvrir, apprendre, s'épanouir, s'améliorer, échanger, créer des liens, et reprendre confiance...

Pour enfin, accoucher d'eux-mêmes.

Nous avons imaginé ce projet de « carnet » de portraits pour montrer qu'au-delà de parcours de vie éprouvants, ces femmes et ces hommes ont des savoir-faire et des talents trop souvent méconnus.

Cet ouvrage est là pour leur donner un visage et une histoire, pour témoigner de leur capacité de résilience et de leur énergie vitale. Il vient mettre en lumière la qualité et le fruit de leur travail.

Ce « carnet » salue également le travail des créateurs et des créatrices de notre département qui ont fait confiance à nos « doigts de fées » pour exprimer toute leur créativité et ajouter du talent au talent.

Merci aux artisans de ce projet et plus particulièrement Claude Laire pour la photo et Pierre Guitton pour les textes.

EMMANUELLE
GARRALON

QUERCY CONTACTS

Du concept à la réalité

Quercy Contacts est une structure « d'insertion par l'activité économique » (IAE). L'insertion par l'activité économique a pour objet de permettre à des personnes sans emploi, rencontrant des difficultés sociales et professionnelles particulières, de bénéficier de contrats de travail en vue de faciliter leur insertion professionnelle (Code du travail, article L5132-1).

Le concept est né dans les années 70 à l'initiative d'acteurs de terrain qui souhaitaient favoriser l'autonomie des personnes en situation d'exclusion sociale et professionnelle.

L'IAE repose sur 2 piliers :

- Un contrat de travail ponctuel ou régulier
- Un accompagnement social et professionnel qui a pour objectif le projet professionnel de chaque individu.





Un ADN Sociétal avec l'emploi durable pour horizon

Quercy Contacts a été créé sur le territoire du Lot en 1993, d'abord Association Intermédiaire au service des particuliers que l'on appelle aujourd'hui l'aide à la personne.

Quercy Contacts a, dès 2011, développé une activité d'Atelier Chantier d'Insertion afin de proposer une activité d'espaces verts pour des publics plus éloignés de l'emploi mais aussi offrir un service aux collectivités pour des travaux hors champ concurrentiel (comme le balisage des chemins de randonnée). L'association est un acteur du développement économique durable des territoires, un rôle reconnu depuis 2009 par le Code du travail (article L5132-1).

Aujourd'hui les activités de l'association s'articulent autour de 3 pôles :

- **Un pôle de services aux particuliers et entreprises.** Cette activité permet de proposer à des personnes des missions de travail ponctuelles ou régulières chez des particuliers ou professionnels pour assurer des prestations de nettoyage, jardinage ou manutention

- **Un pôle environnement** regroupant des activités d'entretien des espaces verts, de balisage et entretien de chemins de randonnées et d'enlèvement d'encombrants et autres déchets.

- **Un pôle textile** composé d'activités de couture (retouches et créations), de personnalisation textile et objet mais aussi de recyclage textile (vente de vêtements de second main et upcycling).

Avec 80 salariés accompagnés par an, pour 60% de sorties en emplois durables, avec un autofinancement à plus de 50% de son budget, avec un impact direct sur l'économie locale, Quercy Contacts est devenue en 30 ans un acteur incontournable du département.



ITINÉRANCE INITIATIQUE

La Vie est une grande et vieille dame de 3,8 milliards d'années. Comme je suis un peu plus jeune qu'Elle, quand Elle me fait des avances, je dresse l'oreille. La dernière fois qu'Elle m'a parlé, c'était par la voix d'Emmanuelle Garralon. La directrice de Quercy Contacts m'a proposé d'écrire les portraits d'employés œuvrant dans les ateliers de l'association, portraits qui viendraient compléter ceux, photographiques, de Claude ? C'était un défi. *Pourquoi moi ?* me suis-je dit. *En es-tu seulement capable ?* a rajouté la petite voix de l'anxiété. Certes, j'avais une expérience du texte pour avoir rédigé des guides touristiques pour les éditions Gallimard, MAIS, entre décrire des géographies immobiles et aborder les paysages mouvants de l'humain, il y a une pente à fort dénivelé. Je n'avais qu'une très vague idée de ce qu'était l'insertion et sans-doute quelques à priori, de ceux que charrie une doxa expéditive. Mais comment résister à une proposition de la Vie quand elle apparaît comme une expérience inédite ? D'inédite, l'aventure est devenue initiatique : j'ai rencontré des femmes et des hommes dont la richesse ne se résume pas au courage qu'ils ont manifesté face à des destins contrariés. J'ai rencontré des personnes exemplaires de force, de sensibilité, de dignité et de générosité, les 4 qualités cardinales d'un humain estimable. La Vie voulait me donner une leçon de vie et m'a offert pour mentors les employés de Quercy Contacts dont le souvenir restera ancré dans ma géographie mentale dont ils ont élargi l'horizon.

PIERRE
GUITON

CARTE BLANCHE

Un jour, j'ai reçu de mon Grand-Père un vieil appareil photo reflex 6X6 ainsi que 2 ou 3 petites cuvettes en bakélite. Je devais avoir 12/13 ans. Premières expériences dans le placard de la chambre des parents. Ce fut très « *négatif* » ! Bon, il va falloir apprendre les règles de ce nouveau joujou...

Quelques livres et documents plus tard, c'était déjà beaucoup mieux !
Entrée à l'école des Beaux-Arts, découverte et apprentissage de la trilogie humaniste ; Pensée, Culture et Art !

Mes belles années : CAFAS (certificat d'aptitude à une formation artistique supérieure) et Diplôme National d'Arts Graphiques en poche, Paris m'accueille pour mon premier contrat professionnel. Mes 20 ans venaient tout juste de sonner.

Agréable surprise pour ce premier « *job* », ce sera dans la mode et la lingerie féminine !

De beaux contrats, de beaux mannequins, de beaux voyages, des « *clichés* » qui cartonnent...

La confiance de mes commanditaires s'installe, la mienne aussi, c'est parti pour une folle décennie entre mode, media et communication.

Onze ans plus tard, retour au pays natal, la Normandie. Mariage, enfants et création d'un studio. Gros challenge personnel, convaincre les clients que Paris n'a pas l'exclusivité de la photo de mode... Et ça marche !

Après quatre décennies consacrées à la mode et à l'esthétique des corps, un seul regret, trop peu, de photos personnelles réalisées... Pour les trop rares produites, elles seront réservées à mes amis, notamment ceux du Lot !

Le Lot, mon pays d'adoption, où des amis m'accueilleront avec femme et enfants durant des années et où j'ai retrouvé la chaleur humaine de mes jeunes années.

Ma participation au projet « *Talents Cousus Main* » n'est que l'expression de l'amour que j'ai pour ce pays, ses hommes et ses femmes.

Merci à tous de m'avoir fait confiance, mais surtout un grand merci à celles et ceux qui ont bien voulu se laisser photographier et que j'aime profondément.

CLAUDE
LAIRE

PORTRAITS

*Images, récits de vie
et gestes des talents de
l'atelier couture.*







CHARLINE



Il y a 150 millions d'années, un fragment de terre se détache de l'Afrique, vogue dans l'océan indien pour s'y fixer en une île à nulle autre pareille. C'est la Grande île, ou encore l'île Rouge, autrement dit : Madagascar. Une terre bénie où tout pousse et croît, une arche aux animaux si rares qu'ils n'existent que là, un sous-sol gorgé de minerais. Un paradis pillé par les envahisseurs, la France en tête. Mais, si le paradis malgache est aujourd'hui aux abois, rien ne semble ternir le légendaire sourire des Malgaches. Celui de Charline en est une illustration magistrale.



Elle m'attend dans les bureaux de Quercy Contacts. Elle porte un pull gris, constellé d'étoiles noires. Au-dessus de ce ciel nocturne, le visage de Charline, doux comme la lune, rayonne de gentillesse, d'humilité, d'une joie sans artifices. Une jeune fille de 66 ans.

Il y a 70 ans, un jeune Chinois aventureux fuit l'enfer communiste, migre et dérive vers l'île Maurice qu'il quitte pour Madagascar, terre promise. Il y rencontre l'amour sous les traits d'une jeune malgache, Jeanne-Marguerite. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants : huit, cinq garçons, trois filles dont Charline. Elle grandit dans les parfums de café, de girofle et de vanille de l'épicerie familiale. Les frères et sœurs auront des destins contrastés. « *Certains s'en sont bien sortis* » dit Charline « *d'autres ont rejoint la cohorte des miséreux comme l'aînée qui vend quelques poignées de pistaches ou de cacahouètes au bord des routes. Jamais assurée de manger le lendemain* ». Alors, la solidarité joue. « *A chaque réunion de famille, on se cotise*

pour elle ». A Madagascar, on n'abandonne personne en chemin.

Charline abrège ses études pour travailler dans l'épicerie paternelle. 1er mariage, vite écourté par la mort de son mari. Seule à 22 ans, avec un bambin. Le temps passe, puis le temps presse : love must go on. Un homme, plus âgé, se présente avec qui l'amour durera et offrira deux enfants. « *Je voulais un homme d'expérience, c'était mon choix* ». Aucun regret. Sa vie lui va.

Follement heureuse à la perspective de retrouvailles, Charline arrive à Cahors en 2015 pour y marier sa fille, exilée, avec un Français. Elle est reçue comme une reine : sa fille la promène du Lot à Paris, via le château de Versailles. Il y aura aussi la Normandie et les plages du débarquement qui l'ont tant émue. Charline s'émerveille de ces découvertes, ajoutant « *et puis, je n'avais jamais vu d'aussi belles... routes. A Madagascar, elles ne sont que bosses et trous* ».

De cette union scellée à Cahors, des enfants naissent dont Charline s'occupera. Installation définitive en France, en 2018. Les petits-enfants grandis, son île devenue un souvenir sans promesses d'avenir, une retraite de misère : tout cela incite Charline à retrousser les manches. Elle propose ses services, distribue des CV.

1^{er} emploi, un remplacement dans un hôtel. Femme de chambre. Elle fait de son mieux, et on peut la croire. Pôle Emploi l'envoie ensuite vers un poste de triage de légumes. Arrivée sur place, mauvaise pioche : on lui fourgue entre les mains pelle et bêche. Le triage se mue en labour. « *Mon mal au*



**"JE N'AVAIS JAMAIS
VU D'AUSSI BELLES...
ROUTES. A MADAGASCAR,
ELLES NE SONT QUE
BOSSES ET TROUS."**



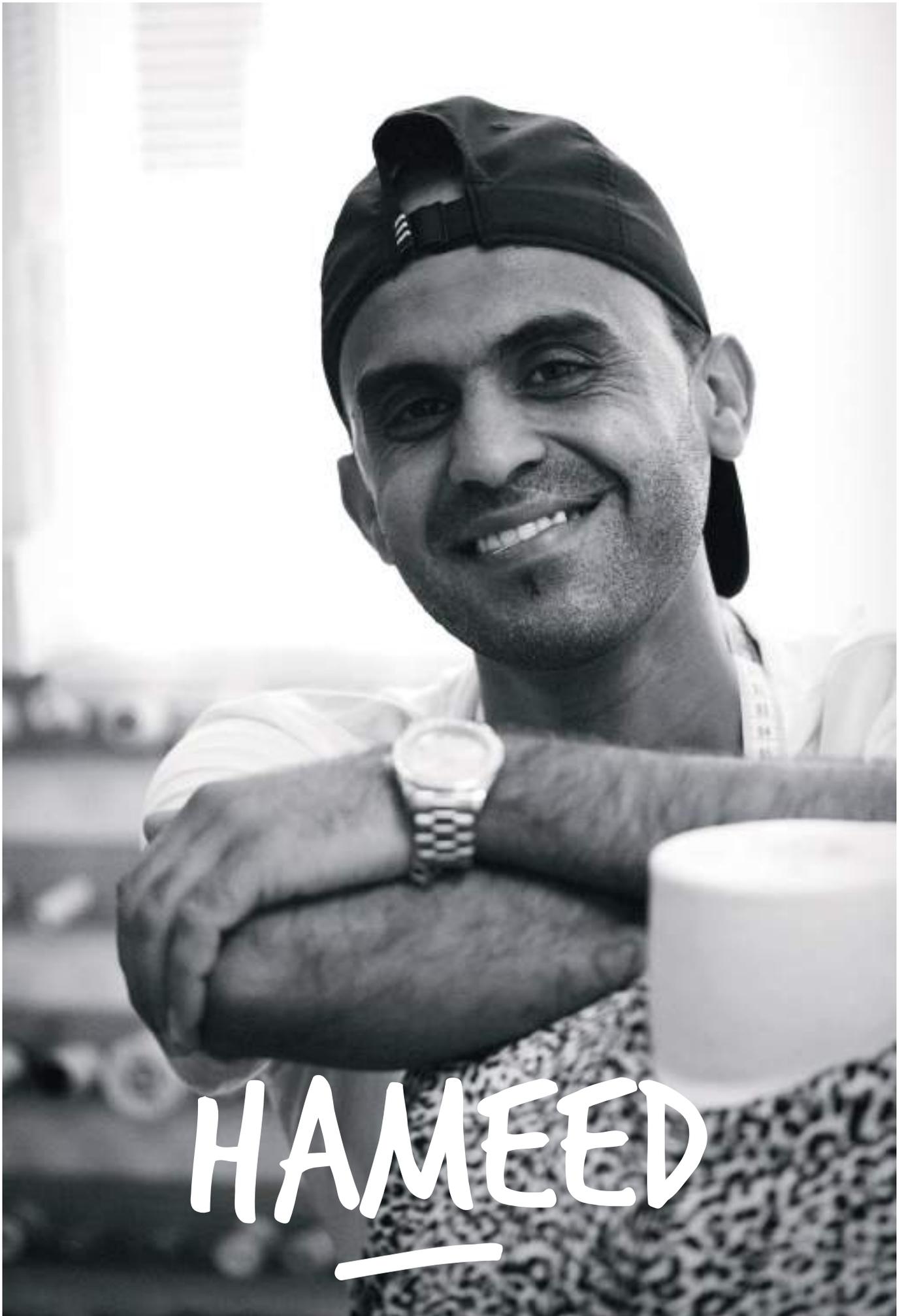
fête des sens. A distance, elle se réfugie dans l'écoute des musiques traditionnelles. En tête, le Salegy qui se rythme à mains nues et s'accompagne de danses où les femmes excellent, une danse sensuelle qui mobilise le bassin et les mains. Charline, emportée par l'enthousiasme, bouge sur sa chaise, jette les bras en avant et ses doigts s'envolent. La country l'enchanté aussi, et les chansons des années 60. Elle cite Vicky Léandros et Mireille Mathieu dont le Crédo a enflammé les transistors. « *Oui, je crois qu'avec un mot d'amour, on peut changer le monde...* » chantait la petite fille d'Avignon. A regarder Charline, on serait presque tenté de croire à cette improbable prophétie. ■

dos, mon diabète et mon âge, il n'y avait que des jeunes, là-bas, m'ont obligé à renoncer ».

Puis Pôle Emploi la dirige vers Quercy Contacts. « *Merci mon dieu !* » exulte Charline. « *ça été une bénédiction !* ». A l'époque, Covid oblige, l'atelier fabrique des centaines et des centaines de masques... « *Moi, on m'a placée au marquage* ». Pour imprimer le logo du département sur les baillons sanitaires. « *Je ne savais rien des techniques, ni des appareils. Le chef m'a appris* ». En un tour de cadran,

elle apprivoise les machines. Si Charline avoue humblement ne pas savoir tout faire, elle se reconnaît une qualité : « *j'apprends vite* ». Pour rien au monde, elle ne céderait sa place. L'atelier marquage... un vrai bonheur. « *A Quercy Contacts, même les chefs sont gentils* ». Un bonheur qui dure, elle affiche 3 ans de contrats.

Madagascar, elle y pense sans trop de nostalgie. Bien sûr, lui manquent les petits-enfants restés au pays, quelques amis et puis le repas malgache, une





Casquette vissée sur la tête, visière à l'envers, Hameed avance vers l'atelier, la silhouette déliée, le pas décontracté d'un jeune homme conscient de lui-même et de son charme. Il sort de la mosquée, on est vendredi, jour de prière, un rendez-vous obligé.

Au poignet, une grosse montre couleur or. Le cadeau d'un ami, aujourd'hui en Iran. Le mot « *ami* » revient en litanie. L'amitié rend la vie plus douce, d'autant qu'ici, Hameed est seul. « *Ma famille est là-bas, entre Iran et Pakistan* » dit-il en jetant vers l'horizon un geste las. Ses premiers critères présidant au choix de ses amis sont non négociables : ni fumeurs de tabac ou de cannabis, ni buveur compulsif cédant aux sirènes du premier verre venu.

Voilà pour les fondations, le reste suit au gré des affinités.

Voix douce, modulée, qui berce, débit de psalmodie, comme une hypnose pour tempérer l'évocation douloureuse des souvenirs. Seul son regard trahit l'émotion, tantôt acéré, tantôt caressant. Les piliers de son éthique : le travail et le respect. Quand l'hôpital lui a proposé un arrêt maladie pour reposer sa jambe malade, il a refusé. Sa priorité : son ouvrage de couturier à l'atelier cadurcien de Quercy Contacts.

Hameed arrive en France le 1er janvier 2021. Il reçoit sa carte de séjour le 9 août. Dates charnières, oblitérées dans sa mémoire, annoncées sans la moindre hésitation. A Paris, il est accueilli par l'Archipel, association qui soutient les migrants, leur délivre les codes du

contexte français. « *A l'Archipel, il y avait beaucoup d'Afghans* » dit Hameed. Tant mieux, Afghans, il l'est aussi et lui aussi a été chassé par le régime des Talibans. « *Et DAESH, qui sévit ailleurs, ne valait pas mieux* » ajoute-t-il.

En Afghanistan, il avait deux jobs : celui de couturier pour confectionner les uniformes de l'armée et celui d'infirmier dispensant de multiples soins. Ces services, assurés auprès des villageois d'une contrée rurale, faisaient injure aux Talibans venus persécuter les « déviants » jusqu'au fin fond des campagnes.

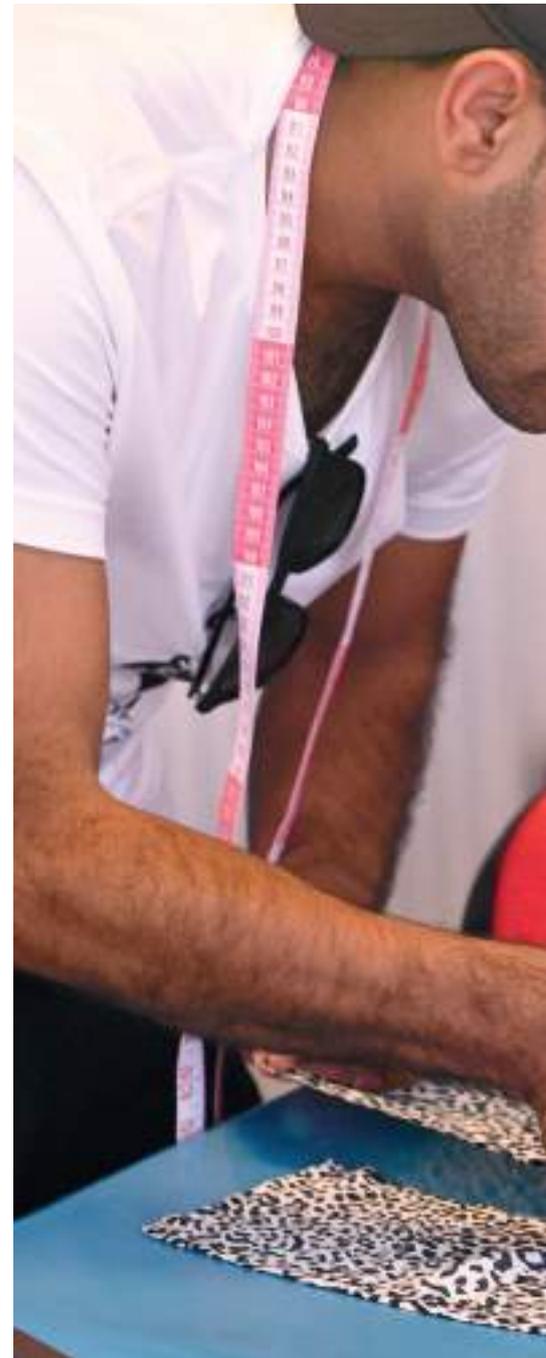
Migrants, exilés, déplacés, une masse que l'on perçoit de loin comme anonyme et indistincte. Des destins qui ont en commun une existence réduite à l'instinct de survie, aux pas-



sages à tabac, aux détentions arbitraires, aux rackets, aux planques précaires qui vous effacent du paysage.

Hameed égraine l'épuisant chapelet des pays traversés : Pakistan, Iran, Turquie, Grèce, retour en Turquie, Grèce, à nouveau, Bosnie, Roumanie, Hongrie, Serbie, Bosnie, encore, puis Italie, et enfin...

la France... La Bosnie lui aura offert, via l'UNICEF, un peu de répit : le « confort » inespéré d'un camp de réfugiés aux grandes tentes blanches où on mange à sa faim. Il m'en montre la photo, encore incrédule d'avoir trouvé, dans sa déroute, l'opportunité d'un tel « luxe ». Mais, à la frontière bosniaque, un flic croate lui fracasse la jambe à coups de



croasse de kalachnikov. Il en garde des séquelles. Et l'agression freine sa course éperdue. Sa jambe soignée par un médecin compatissant, il retourne à la rue.

A l'exception d'un train Toulouse-Paris, dont on lui offre le billet, d'un taxi-voyou vers l'Italie qui l'a arnaqué, Hameed a fait ses errances « *par les pieds* », selon sa formule. Le plus souvent, il chemine en



compagnie d'autres migrants, des groupes où l'amitié, si chère à Hameed, s'exerce à doses homéopathiques. « *C'est chacun pour soi* ». On marche, on marche, on dort 3 heures, on marche, on remarque, on dort deux heures... etc... chemin de Sisyphe où le rêve s'égare. On se désaltère à l'eau de pluie, « *j'ai vu un homme boire dans une flaque* » dit-il, « *on mange comme on peut, des fruits sauvages, un larcin*

"ON
MANGE
COMME
ON PEUT,
DES FRUITS
SAUVAGES,
UN LARCIN
DANS UN
JARDIN.
MOI, J'AI
MÊME
MANGÉ DES
FEUILLES
D'ARBRES."

dans un jardin. Moi, j'ai même mangé des feuilles d'arbres. On ne connaît ni l'heure, ni le jour, ni même la date, on avance, mutique. »

« *J'ai vu mourir des gens* », dit Hameed. C'était dans les Alpes, sur un chemin de crête. Chaque pas flirtait avec le vide, il faisait une nuit d'encre. Un homme est tombé, qui n'est pas réapparu. Hameed se tasse dans son fauteuil.

C'est à Puy l'Evêque qu'une assistante sociale lui ouvre l'horizon. Prise de rendez-vous fructueuse chez Quercy Contacts. Ses talents de couturier lui valent un contrat. Ouf ! « *Ici, c'est bon. On me respecte, on me parle bien* ». Et il me montre, réjoui, des photos de la fête anniversaire de l'association, en juin. « *Tu me vois là, à côté du maire de Cahors...* » et puis, tout sourire, il nomme les amis de l'association : « *Emmanuelle, la cheffe, Isabelle, la cheffe de Montcuq, le chef Seyed de l'atelier de Cahors, cheffe Thérèse, chef Yannick, et...* Ici, tout le monde est chef » s'amuse-t-il, manière de dire qu'on travaille dans la confiance, à considération égale. Les photos défilent. On voit Hameed s'adonner à ses passions : le foot dont il se contente désormais d'être spectateur, pour préserver sa jambe, les fêtes villageoises où il se rend avec des amis choisis « *qui ne boivent pas, ni ne fument* », insiste-t-il, des photos de vacances, moments privilégiés vécus en solo.

Dernière photo : son chat photographié dans le frigo où l'animal cherchait l'aubaine d'un mets rare : la rencontre se clôt sur un rire. Hameed va rejoindre ses amis pour s'adonner aux joies du billard... et de la sobriété. ■

A black and white photograph of a woman with short, light-colored hair and round glasses. She is smiling broadly, showing her teeth, and has her right hand raised towards the camera. She is wearing a dark jacket over a light-colored top. The background is a clothing store with racks of clothes and a metal shelf above her. The name 'ISABELLE' is written in a white, hand-drawn font at the bottom of the image, with a horizontal line underneath it.

ISABELLE

16

avril 2024 :
à Montcuq,
ce jour-là, le
printemps fait
grise mine. En
contraste, la

boutique de Quercy Contacts offre une floraison de couleurs, de formes et de tissus. Des centaines de vêtements, créations maison ou seconde main, s'exposent, impeccables, harmonieusement ordonnés dans des salles claires qu'égaie une déco créative et discrète.

Ce cocktail de générosité et de rigueur est à l'image de la responsable des lieux : Isabelle Petit. La soixantaine coquette, sans affectation, ni minauderies. Look empreint de malice : robe imprimée de chats stylisés en ombres chinoises, dansant sur les toits, boots ornés d'abeilles dorées. Le collier multicolore vient de Zanzibar. C'est un cadeau.

La vie d'Isabelle ne fut pas que cadeaux. En témoigne cet épisode, consécutif à une rupture conjugale, dont elle parle pudiquement sans en nier ni en minorer l'impact. Une déflagration. Elle a fui avec son chat pour seul bagage, elle a tout plaqué, tout, pour aller se terrer dans une maison à l'abandon, maison de famille que les ronces et les graminées avaient colonisée. Et elle ajoute, en usant d'une métaphore plus éloquente qu'un long discours : « *j'y ai passé un an d'hibernation* ». Mot élégant pour dire dépression. « *Une maladie cachée* », dit-elle, et si mal comprise. Seule, en ermite, le cœur et l'esprit gelés, le souffle et le désir coupés. Pour évoquer ce drame, Isabelle se tient droite, sans geste inutiles, sans mots futiles, sans émotivité parasite. Sa parole est juste, dosée, les expressions du visage en sont le reflet.



© Florian pour l'agence Euré-k !

Et puis, un jour plus doux que les autres, alors qu'elle s'était autorisée à briser sa solitude, que le chagrin avait desserré ses griffes, Isabelle a poussé la porte de la boutique-atelier. Hasard ou synchronicité ? Peut-être se souvenait-elle que sa mère fut couturière. Accueillie par Julie, à qui elle voue une immense gratitude, elle a renoué, petit à petit, avec le souffle, la maîtrise de soi, réappris à vivre et trouvé une place. Car, si la vie peut être brutale, elle sait aussi être précise et tricoter des liens. Là, bingo, elle rencontre des personnes en connexion étroite avec sa famille quercynoise. Le puzzle reprend forme.

Petite, à Cahors, sur le chemin de l'école, elle se rêvait bergère

dans la cape noire que lui avait confectionnée sa mère. Une visite au lycée agricole a eu raison de sa vocation. Et la vie de femme s'est construite, un mari, des enfants, en Normandie, puis à Thouars où elle a travaillé en bibliothèque, « *10 ans parmi les livres, ce n'est pas rien* », dit-elle. Après ces périple et péripéties, après le gouffre de la rupture, après 1 an de bénévolat et 4 de contrats d'insertion à Quercy Contacts, voilà Isabelle propulsée responsable du magasin montcuquois.

Comment a-t-elle reçu la nouvelle ? « *J'ai eu un peu peur... peur de ne pas y arriver...* ». Après un silence, son visage s'épanouit, elle lâche : « *ce poste, je l'aime énormément et,*

"ICI, PERSONNE NE
LAISSE SOUFFRIR OU
PEINER L'AUTRE, ICI, ON
PRATIQUE L'ENTRAIDE.
SANS MES COLLÈGUES, MOI
TOUTE SEULE, JE NE PEUX
RIEN"

finalement... j'ai réussi ». C'est dit sans forfanterie.

Quand on lui demande ce qui, dans ses nouvelles fonctions, lui plaît le plus, elle répond, farceuse : « *commander* ». Elle rit d'avoir osé cette petite provocation. En vérité, ce qui l'anime, c'est choyer l'équipe, en coach humaniste, trouver, pour chacun l'activité ajustée à ses affinités, s'appliquer à ce que l'ambiance distille le bonheur. Cette équipe de couturiers et couturières œuvre en lien, dans une concentration joyeuse, une gaieté studieuse. Une sérénité, une douce camaraderie veillée par des coupons de tissus chamarrés, empilés au millimètre. La cohésion, la complicité sont des biens précieux. Comment les entretenir ? Isabelle a une recette : bienveillance et empathie. « *Ici, personne ne laisse souffrir ou peiner l'autre, ici, on pratique l'entraide* ». Le cœur

de sa mission, c'est : souder l'équipe. « *Sans mes collègues, moi toute seule, je ne peux rien* » ajoute-t-elle avec une émotion contenue. L'empathie, la bienveillance, disait-elle et elle avait oublié de citer, comme autre ingrédient majeur, le respect : les gens ne sont pas des machines interchangeables, des pièces manufacturées. Elle voudrait que le Monde en applique la leçon.

Depuis qu'elle va mieux, bien que « *ce soit toujours fragile* » avoue-t-elle, lucide, « *je ne suis vraiment bien qu'à la boutique* », Isabelle a renoué avec le plaisir. Celui d'ouvrir un livre, le Petit Prince dont elle a mémorisé les passages les plus savoureux, celui d'écouter de la musique : Santana en tête de gondole, ou Nico, la diva du Velvet, prêtresse indétrônable de la mélancolie, qu'elle peut désormais entendre sans pleurer. Mais aussi le plaisir de tricoter,



© Florian pour l'agence Euré-k.



© Florian pour l'agence Euré-k !

et celui, suprême, d'aller chercher ses petits-enfants à la sortie de l'école. Et puis, s'offrir des échappées belles : traverser le pont de Millau pour découvrir le village médiéval de La Couvertoirade sous la neige. Et la descente vers Montpellier, ce jour-là, fut un éblouissement. Retourner plus souvent en Bretagne, où vit l'une de ses filles. « *C'est si beau là-bas* », avec l'Océan en majesté.

Ce soir, la boutique fermée, elle écoutera Mama Bea, artiste

rare de la famille des écorchées vives. Un souvenir illumine le regard d'Isabelle. Elle a 15 ans, c'est à Bourges, elle assiste à son premier concert. Entourée de poupées et de peluches, Mama Bea se livre sans fards, sur scène, devant les yeux éblouis de l'adolescente. L'artiste a baptisé son premier album : « *je cherche un pays* ». Isabelle semble avoir trouvé le sien. ■



LIMONE

—

L'

été s'installe.
A l'atelier, un
ventilateur
brasse l'air
et les mots
d'un échange

passionné entre Limone et Ok-sana. Elles conçoivent le prototype d'un sac en toile. Entre les deux couturières, s'installe une réjouissante émulation avec, pour objectif, la réalisation d'un objet qui, bien qu'utilitaire, devra être élégant, d'une symétrie parfaite. Elles rêvent d'ourlets « invisibles ». Et c'est sur ce dernier point que porte le débat. Vient l'heure de la pause. Les deux femmes interrompent leur quête de perfection, presque à regret.

Limone et moi, on s'apprivoise autour d'un café. Le masque de dignité qu'elle arbore, au premier abord, dans le souci de se préserver, s'effritera au gré de l'échange. Limone dévoilera au final un visage d'une absolue sincérité. Elle se détend, ses bras se décroisent, ses gestes retrouvent leur fluidité, leur grâce.

Son français précis, sa diction fluide surprennent chez une femme arrivée en France depuis peu. Dans un autre contexte, une autre vie, on aurait pu l'imaginer danseuse, actrice, tant elle a de présence et d'éclat. Artiste, elle l'est, de fait, mais dans un autre registre, celui de la poésie. Elle la cultive dans un jardin si secret que ses écrits n'en ont jamais franchi le portillon, sinon pour paraître en Albanie sous couvert d'anonymat. Son premier poème date de ses 12 ans. Il fait l'éloge d'un héros local. « *Mon inspiration est variée, ce ne sont pas des poèmes directs comme sait faire Jacques Prévert. J'y mets parfois un peu de philosophie, souvent beaucoup de mélancolie* ». L'un de ses poèmes s'appelle Noir ; je n'en saurai rien d'autre que



© Florian pour l'agence Euré-k !

le titre. Depuis, jamais elle n'a cessé de s'épancher sur ses carnets, en dépit des drames traversés. Et tombe cet aveu : « *je suis trop*

émotive, fragile même ». On découvrira que cette sensibilité exacerbée cohabite avec une force peu commune car, en effet...

"MON INSPIRATION
EST VARIÉE, (E NE
SONT PAS DES POÈMES
DIRECTS COMME SAIT
FAIRE JACQUES PRÉVERT.
J'Y METS PARFOIS UN
PEU DE PHILOSOPHIE,
SOUVENT BEAUCOUP DE
MÉLANCOLIE"

... en juin 2019, elle quitte l'Albanie sans bagages, sans perspectives, armée de son seul courage, pour aborder la France qu'elle ne connaît qu'à travers l'écran de sa télé. Elle a 25 ans. Les raisons de cette fuite à haut risque, mais viscéralement souhaitée : des conditions économiques désastreuses « *là-bas, je travaillais comme une folle, pour rien* » ; le désir de fuir un mariage arrangé à ses 15 ans, un enfer ; et surtout... surtout... il y a que son fils de 4 ans, né de cette union, souffre d'autisme, en sa version la plus sévère. En Albanie, la médecine ignore alors ce syndrome, l'assimilant à une malédiction, reléguant les patients en des asiles indigènes.

Limone fait des recherches sur des sites anglophones, puis elle rencontre une psychologue albanaise qui, ayant étudié à Lyon, rentre au pays pour y enseigner ce savoir inédit. Désormais, Limone sait. Les mots sont posés, le diagnostic se précise. Un couperet. Les actes suivront.

Son instinct lui dicte de partir en France où, elle en est sûre, seront enfin prodigués à son fils les soins adaptés. C'est ce qui adviendra, mais à quel prix ! 4 ans de foyer en foyer, de nuits à la rue, dans des parcs insécures, des églises ; 4 ans de demandes de régularisation, avec, à cinq reprises, l'injonction de quitter le terri-



© Florian pour l'agence Euré-k !

toire. Elle fait appel, recourt à un avocat ; 4 ans en quête de nourriture auprès d'associations caritatives pour nourrir son fils ; 4 ans de galère avec un enfant apeuré, dérégulé ; 4 ans d'une solitude extrême, avec le soutien, à distance, de son frère cadet qui savait, avec une patience infinie, « *prendre soin, en Albanie, du petit comme si c'était le sien* ».



© Florian pour l'agence Euré-k !

Ce frère fusionnel, avec qui elle a grandi quand les parents s'exilaient en Grèce pour trouver du travail, avait manifesté sa désapprobation lors de l'évocation par les parents, traditionnalistes, d'un mariage arrangé. Il n'a pas été entendu. *« Il était alors trop jeune pour que sa parole ait de la valeur »* explique Limone. Ce frère est mort il y a un an, dans un acci-

dent de voiture, le jour même où Limone a accouché d'une petite fille : Rania. C'est lui qui en avait choisi le prénom.

Rania est l'enfant d'un nouvel amour. Limone a reconstruit une famille, avec un compagnon, choisi, celui-ci, un homme d'expérience. *« Je vois les garçons de mon âge comme des gamins. Lui, il me connaît comme personne ne m'a jamais perçu dans cette vie »*. Affection, respect, et une complicité rare née dans les turbulences de moments difficiles.

Le parcours jusqu'à l'atelier de Quercy Contacts, où elle a enfin trouvé sa place, a été jalonné d'obstacles, d'orages, de dépressions. Suivi psychiatrique. Prise de médicaments. Mais Limone n'aime pas le malheur, ni la complaisance. Un

jour, elle se prend par la main, marche vers l'écluse de Bégoux où elle aime se ressourcer. *« Ce jour-là était gris, paisible, pas de vent et l'eau était très lisse »*. Elle se penche vers le fleuve qui lui renvoie son image. Elle y voit une femme qu'elle ne reconnaît pas. Elle parle à son reflet : *« tu as trop changé, tu n'es plus la même, tu as perdu le sourire et tu te laisses couler »*. Thérapie par le Lot. Electrochoc. Elle rentre chez elle, va vers son miroir. Même constat. Elle se fait une promesse en forme de défi : *« tu vas changer, et, si tu ne retrouves pas la fille d'avant, au moins sois celle que tu veux être »*. Pari gagné, elle stoppe ses traitements, retrouve son intégrité. Le psychiatre est médusé, Limone ressuscitée. Tu sais, me dit-elle *« si vraiment on veut... »* La phrase reste en suspens... sur un sourire. ■



OKSANA



n s'est retrouvé à 3 dans la salle commune de l'atelier couture : Oksana, Google traduction et moi. Réfugiée

ukrainienne depuis peu, Oksana progresse en Français, travaillant dur, mais le secours d'une appli sera précieux. Pour preuve, quand elle évoque sa ville natale, j'entends : « *Kharkov était pleine de gares* » quand il me fallait comprendre « *pleine de guerre* ». On s'amuse du malentendu, mais notre rire est vite obscurci par le défilé, sur smartphone, des photos de Kharkov bombardée, ville qui fut, dès le premier jour de l'invasion, fin février 2022, la cible prioritaire des agresseurs.

Avant : une cité à l'urbanisme monumental, un laboratoire de modernité aéré de grands parcs. « *Et il y a même, dans un centre commercial, le Boulevard français, une réplique de la Tour Eiffel* », ajoute Oksana. Et elle résume ainsi : « *Karkov était pleine de vie* ».

Aujourd'hui : immeubles, hôpitaux éventrés. Sur le pavé, des morts et des blessés. Les familles se terrent dans les sous-sols, y mangent, y dorment. « *J'étais souvent obligée d'en maintenir la porte, de toutes mes forces, avec les pieds, car elle menaçait sans cesse de s'ouvrir sous le poids des gravats* ». Les tympanes déchirés par le fracas d'un tir de missile, Polina, la fille d'Oksana, perd l'ouïe. Aujourd'hui encore, quand, dans le ciel lotois, passent en patrouille nos tapageurs Mirage 2000, Polina se planque, mue par la panique.

Oksana : silhouette svelte, tout en énergie, longs cheveux bruns, en liberté, pommettes constellées de discrètes taches de rousseur, yeux d'un bleu



© Florian pour l'agence Euré-k !

limpide, pétillants d'optimisme. En perpétuel mouvement, son visage exprime une riche palette d'émotions. Toutes les facettes de la Vie en une vive partition. « *La beauté sauvera le monde* » semble dire cette femme dont l'âme slave se teinte d'un idéal esthétique.

A son poignet gauche, côté cœur, elle porte, en guise de bracelet, un fil de coton rouge. Elle m'apprend, via Google, que « *c'est un talisman, un porte-bonheur* » qui soutient ses prières pour la survie de ses parents bloqués au pays par le handicap du père qui, aujourd'hui paralysé, fut en Ukraine, un athlète célèbre.

Oksana a fui son pays dans l'urgence, pliant bagage avec ses deux enfants et son « *chien de poche* », un York miniature



baptisé Myke Tyson. Myke apparaît sur une photo, se disputant sur une photo, se disputant un bâton avec son copain français, Tim, un fox terrier qui ne lâche rien. Oksana s'attendrit et, soudain, dans

son regard rieur, la vie coule de source.

1ère étape : Paris, en avril 2022. Paris qu'elle découvre, émerveillée « *C'était le rêve de ma petite fille que de venir ici... j'aurais aimé le faire dans d'autres conditions* ». Des entreprises de confection reconnaissent ses talents de chef modéliste sachant tout faire, des dessins à leur incarnation en robes que les femmes de Kharkov appréciaient. Des promesses d'embauche émergent, contrariées par l'impossibilité de trouver un logement.

2ème étape Duravel (Lot). Accueil chaleureux de la population, de la mairie qui lui donne l'opportunité d'enseigner la couture aux habitants et « *on m'a prêté une machine à coudre* ». Oksana guérit de son stress, chronique depuis la Guerre, grâce au chocolat « *beaucoup trop de chocolat* », avoue-t-elle, mais surtout par une hyperactivité créatrice d'où jaillissent, composés avec des chutes de tissu, des sacs à main et des tableaux représentant des visages féminins, habilement construits, ou des villages lotois de facture naïve.



© Florian pour l'agence Euré-k !



Oksana offre ses œuvres, en témoignage de sa gratitude : « *je ne pouvais pas remercier avec de l'argent ; alors, j'offrais, j'offrais...* ». Ses tableaux ont été exposés à Gourdon, ce qui lui a valu les honneurs de la presse locale reconnaissant en elle une « *artiste véritable* ». Mais Duravel, aussi hospitalier soit-il, a ses limites. Comment y trouver du travail ? Alors, cherchant avec obstination, elle apprend l'existence de Quercy Contacts, passe un test de couture et signe un contrat dans la foulée. Soulagement : « *ici, je suis très heureuse...* » et la spontanéité du sourire qui accompagne cette déclaration en valide la sincérité.

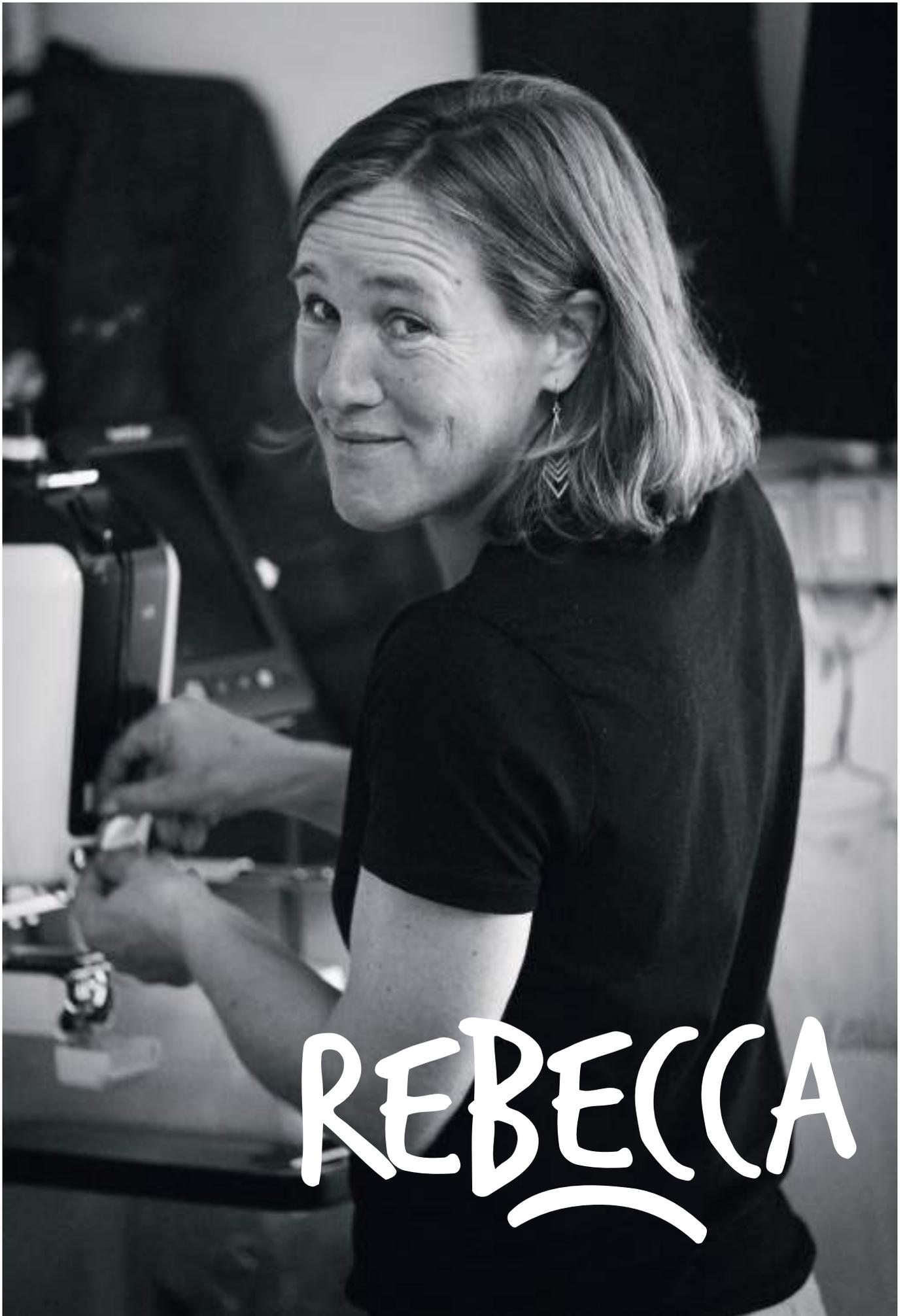


ukrainiennes. Dimitri, le fils, suit des cours en ligne pour affirmer ses compétences en informatique et apprendre le Français, « *un Français qu'il veut parfait* », dit sa mère.

Retourner en Ukraine ? « *Là-bas, nous n'avons plus rien. Rien !* », dit-elle. Et la perspective d'un retour dans son pays natal ravive la peur et les douleurs que sa famille a endurées. Oksana regarde le soleil filtrer par les stores vénitiens et, semblant s'adresser à l'univers, elle dit d'une voix ferme et caressante : « *Nous sommes vivants. C'est inespéré. Tout s'arrangera, il faut du temps, du courage et de la patience, c'est tout* ». ■

"LÀ-BAS, NOUS N'AVONS PLUS RIEN. RIEN ! MAIS NOUS SOMMES VIVANTS. C'EST INESPÉRÉ. TOUT S'ARRANGERA, IL FAUT DU TEMPS, DU COURAGE ET DE LA PATIENCE, C'EST TOUT..."

Aujourd'hui, Oksana vit en famille à Cahors. Son mari, Arthur, qui était engagé volontaire dans l'armée ukrainienne a rejoint femme et enfants. Il a fondé une entreprise où il déploie ses talents de mécanicien. Après des soins à l'hôpital Purpan de Toulouse (appareillages et implants), Polina a partiellement retrouvé l'usage de l'audition. « *Elle réentend un peu, s'habitue aux nouveaux sons qu'elle perçoit, et je veux exprimer ma reconnaissance à la France* ». Elle le fait déjà avec ces mots émus, et le fera, à l'avenir, en partageant ses talents, en travaillant. Bientôt Polina sera cheffe de cuisine et Oksana rêve déjà du restaurant que sa fille ouvrira pour régaler les Cadurciens de spécialités



REBECCA

En ce jour de juillet,
une farandole
de nuages se
dessine en forme
de méduses sur
fond de ciel bleu.

Rebecca, à qui rien n'échappe, les regarde, amusée, et ce spectacle lui rappelle le souvenir d'une visite à l'aquarium de la Rochelle. Elle raconte son émerveillement devant l'élégant ballet, quasi aérien, de ces animaux marins si décriés. La grâce peut se nicher partout.

Jupe noire, fluide, battant les chevilles, veste classique, de même couleur, tee-shirt vert d'eau, uni. Visage vierge de tout maquillage. Ni bijou, ni tatouage. La tenue vestimentaire est à l'image de la femme : le pari du naturel, d'une sobriété charmeuse et pragmatique. Rebecca apparaît sans fard, ni simulacre, au plus près de sa vérité.

Rebecca est anglaise, née à Bath, près de Bristol. Atterrissage en France à l'âge de 12 ans, dans le sillage de ses parents. Pas la moindre pointe d'accent, un français irréprochable. Nulle nostalgie de l'Angleterre « *où elle n'aurait pas aimé élever ses enfants* » dit-elle ; « *Un pays surpeuplé, ajoute-t-elle, où la violence est toujours sous-jacente* ». Mais elle reconnaît à ses compatriotes « *un art de la spontanéité, de la convivialité qui, parfois me manque. Là-bas, on rit d'un rien dans les boutiques* ». Comme lui manque, aussi, la Marmite (prononcer marmight), cette pâte à tartiner au goût de Viandox « *que seuls les Anglais peuvent manger* ».

L'aquarium de la Rochelle n'est pas le seul bon souvenir de sa vie charentaise. Il y eut aussi l'aventure des Canotiers, la guinguette qu'elle a créée avec son mari, sur les rives du fleuve



© Florian pour l'agence Euré-k !

Charente, au port d'Envaux. L'aventure commence avec la construction d'une modeste baraque en planches « *une sorte de cabane de jardin* », dit Rebecca. Elle y distribue des glaces aux enfants du village qui accourent vers cette aubaine comme une volée de moineaux. 10 ans de guinguette. L'affaire prend de

l'ampleur. Aux beaux jours, le transat dans l'herbe et les pieds dans l'eau, on s'y bouscule en famille pour trinquer, gober des huîtres, avec, pour décor sonore : le chant des merlettes, le clapotis de l'eau ou les notes d'un concert. Les Canotiers deviennent « *the place to be* », le spot des bonheurs simples, les plus savoureux. Jusqu'à 15



"IL Y A PAS MAL DE
(CHOSSES QUE JE FAIS ASSEZ
BIEN, MAIS PEU DE (CHOSSES
QUE JE FAIS TRÈS,
TRÈS BIEN. MAIS JE NE
SUPPORTE PAS DE LIVRER
QUOIQUE CE SOIT QUI NE
SOIT PAS NICKEL"

employés œuvreront là pour offrir tapas, mets à la plancha et moments privilégiés. Cette convivialité légère nourrit le goût de Rebecca pour le contact humain, la fraternité, l'authenticité. *« Cette guinguette, c'était mon bébé »*

Et puis, patatras. Rupture.

Rebecca se réinvente en auto-entrepreneuse polyvalente : elle peint les coques de bateaux, lifte les espaces verts, assure l'organisation logistique de locations saisonnières. Saurait-elle tout faire ? D'une voix réfléchie, elle rectifie : *« non pas tout, il y a pas mal de choses que je fais assez bien, mais peu de choses que je fais très, très bien »* ajoutant *« mais je ne supporte pas de livrer quoique ce soit qui ne soit pas nickel »*. Rebecca, une perfectionniste qui s'ignore ? Pour elle, l'excellence semble être la moindre des choses.

En 2018, un nouvel homme apparaît à l'horizon de sa vie : Mathieu, un colosse qui culmine à 2 mètres. Tailleur de pierre, sculpteur. Un costaud. Un sensible, un alchimiste qui transmute le minéral en œuvre d'art.

Mathieu possède une maison dans le Lot, c'est une ruine, mais le rêve se dessine : reconstruire leur vie au soleil du Sud-Ouest. Un nouveau printemps à l'orée des 40 ans. Mais l'euphorie capitule face aux diktats des contingences

: difficultés à trouver un travail. Alors on prend ce qu'on trouve « *en s'asseyant sur son amour-propre et ses passions* ». Mathieu fait des intérim, se casse une cheville, 5 mois d'immobilisation, Rebecca fait des ménages... l'argent manque, recours au RSA... dégringolade sur fond de soupirs, ceux des deux filles de Rebecca, deux ados qui, avec toute la vigueur de leur âge, clament leur désarroi : cet exil imposé en terre inconnue ne leur convient pas. Pas du tout...

Il faut s'accrocher fort à l'amour, à l'espoir quand le rêve s'estompe, que tous les CV envoyés restent lettres mortes et que les économies ont fondu. Comment rejoindre ce qui se dérobo ?

Mathieu répond à une offre de Quercy Contacts. Il n'est pas retenu, mais il y parle de sa compagne. Rebecca rencontre Emmanuelle, directrice de l'association, qui perçoit des pépites dans le puzzle disparate du CV de Rebecca. Un contrat est signé sans tarder. « *Ce fut un énorme soulagement* ».

En mars 2023, Rebecca est propulsée responsable de l'atelier marquage. Marquage ? impression sur tissus, l'encre imprègne la fibre. Flocage ? Une presse colle le motif à chaud. Elle découvre un univers technologique dont elle ignore tout. Elle apprend à force d'erreurs corrigées, de tutos et d'ingéniosité. Elle apprivoise même la brodeuse, machine au logiciel sophistiqué. Quercy Contacts, créateurs de liens, entretient des relations fidèles avec ses clients. Ça aussi, Rebecca sait le faire, très bien. Elle se souvient du jour où un couple de toiletteurs pour chiens a fait irruption dans l'atelier avec la demande de tee-shirts personnalisés par ces mots « *toiletteurs de sangliers* » parce qu'ils organisaient une fête dédiée à Obélix et Astérix.

Rebecca se plaît dans ses nouvelles fonctions, et ça se voit ; Mathieu a retrouvé la voie de la création ; les filles mènent leur barque. Emerge le rêve d'un bonheur lotois. En ce beau jour de juillet, sur fond de ciel bleu, on peut enfin y croire... ■



© Florian pour l'agence Euré-k !



SANDRINE
—



© Florian pour l'agence Euré-k !



© Florian pour l'agence Euré-k !

Il y a des visages qui ne savent pas mentir : celui de Sandrine reflète à la seconde sa « météo intérieure », le moindre mouvement de ses émotions. Comme un ciel breton.

Son regard vert, mobile, papillonne... tour à tour s'assombrit, pétille, mais rien ne l'éclaire mieux que l'évocation de ses complices de jeunesse : les chevaux. Les sourcils font un bond, les lèvres s'épanouissent en sourire quand elle évoque sa passion pour l'équitation acrobatique. Sauter à terre depuis l'échine d'un pur-sang, y regrimper avec élan, elle s'y revoit en un flashback de jeunesse. Et, soudain, les mots se précipitent, le débit passe au régime galop pour faire l'éloge du « meilleur ami de l'Homme, toujours à l'écoute du cavalier, il ressent tout ».

« L'équitation, c'est sûr, j'en referai, mais pas des exploits, à cause de mon opération à l'épaule, plutôt des balades, quand j'aurai le temps... ou plutôt, précise-t-elle : « quand je m'autoriserai à le prendre ».

La seule chose qu'elle n'a jamais osé faire, sur le dos de sa monture : s'y tenir debout.

Tenir debout, tenir le coup, de bout en bout, même sous les coups, est un défi qu'inflige parfois la Vie. Parfois même, on boit la tasse. Le regard de Sandrine vacille et se voile pour évoquer les galères, le temps d'un mariage qui foire, la rupture, la maison que l'on avait construite à deux, que l'on perd, « et le cœur qui se serre encore rien que d'y penser », la faillite de sa boutique de Catus, qui marchait bien, suite à la gestion aventureuse de la « crise sanitaire ». « Le Covid, ça m'a flinguée, ça m'a achevée ».

"LES DOS SE TOURNENT.
ET PUIS, JE N'AIME
PAS ME PLAINDRE, NI
M'IMPOSER. ÇA PERMET
D'APPRENDRE À MIEUX
CERNER LES GENS.
MAINTENANT, JE SAIS
TOUT DE SUITE À QUI
J'AI À FAIRE. JE DONNE
MOINS FACILEMENT MA
CONFIANCE."

après déjà tant d'ennuis accumulés ». Pendant une dizaine d'années « *mes années d'apocalypse* » dit-elle, Sandrine rame, écope, sa belle énergie sombre en dépit des efforts, de petits boulots éphémères qui ne permettent pas de vivre avec la plus élémentaire des dignités.

Réconfort auprès de sa fille et de sa mère, chez qui elle retourne. Alors, les amis, on les compte sur deux doigts,

« *Les dos se tournent. Et puis, je n'aime pas me plaindre, ni m'imposer* ». Mais Sandrine positive et dit, relevant le dos : « *ça permet d'apprendre à mieux cerner les gens. Maintenant, je sais tout de suite à qui j'ai à faire. Je donne moins facilement ma confiance* ».

Sandrine aime à se montrer joviale et son rire qui fuse à la moindre occasion emplit l'atelier de son éclat. « *Je ris*



© Florian pour l'agence Euré-k !

de tout et de rien. J'aimais bien Roland Magdane et j'aimais danser sur les tubes des années 80 ». Mais les « *nuits de folie* » et autres « *démons de Minuit* », c'était avant. La nostalgie est vite évacuée : « *il y a un temps pour tout !* »



A bout de courage, Sandrine se réfugie chez Quercy Contacts où, pour commencer, elle fut bénévole. *« Je me souviens d'avoir aidé à repeindre, à installer... il n'y avait pas toutes ces machines. Ça a bien grandi »*. Puis, elle transite par l'atelier



© Florian pour l'agence Auré-k !

de Cahors, comme salariée, avant de rejoindre celui de Montcuq qui lui convient mieux. Forte d'un CAP de couturière, elle se réinvente en parallèle comme auto-entrepreneuse, installe chez elle un petit atelier de confection et vend ses créations sur les marchés. *« Ça ne suffit pas à faire une paie, mais ça complète »*. Elle travaille le coton ordinaire et celui d'ameublement, plus costaud. Son produit phare : le sac en jean. *« C'est mortel, ça s'arrache »*. Sitôt cousu, sitôt vendu.

La convivialité, la stabilité retrouvée à l'atelier, la simplicité avec les commerçants des marchés lui ont sorti la tête de l'eau. *« Maintenant, je suis requinquée »*. Il aura fallu 10 ans...

De nouveaux rêves peuvent enfin se profiler, et elle renoue avec ceux du passé. *« Ma jeunesse me rattrape »* ajoute-t-elle. Pourquoi ne pas retrouver un compagnon, ce serait aujourd'hui envisageable, mais ça, c'est top secret. Et puis, elle enchaîne, catégorique : *« Un jour, c'est certain, j'achèterai une voiture de collection »*. A voir son assurance, on n'en doute pas. L'élégance des voitures vintage

la fascine, mais aussi les mécaniques de haute technologie des compétitions automobiles. C'était il y a... elle renonce à compter... sortie de l'adolescence, elle a été co-pilote, mais aussi commissaire de courses. Plantée dans les virages les plus serrés, elle contenait la foule en brandissant des drapeaux de signalisation. La vitesse, c'est une promesse d'intensité, une accélération de la vie. Sandrine, qui ne fréquente plus les circuits de course, se console en regardant les films d'action. Les 5 « Taxi » figurent dans le peloton de tête de ses favoris.

Sandrine carbure à l'adrénaline et à l'instinct.

L'apprentissage de la vie s'est fait du côté de Catus. 4 frères, une sœur, un père qui courait la région pour construire les caténaïres des voies de chemin de fer, rentrait le week-end pour distribuer ses gentilles. La mère, un caractère, menait la barque en femme au foyer organisée. *« Seule en semaine, avec 6 gosses, fallait bien cadrer »*. Gamine, Sandrine batifolait en liberté, jouait *« avec n'importe quoi, des billes, de vieilles balles, des boîtes de conserve en guise de quilles »*. Mes frères m'ont appris le foot. *« Ma sœur était toujours la première à rejoindre le ballon rond sur nos terrains de jeux improvisés »*. Enfance sans histoire, bien entourée.

Sandrine repart vers son ouvrage, se retourne pour lâcher ces mots dont la mélancolie est vite détrônée par un rire : *« vous voyez, ma vie n'est pas si intéressante que ça »*. Ah bon ? Une existence jalonnée de passions et de rebonds serait-elle... quelconque ? ■



SAYEDA

Si les migrations contemporaines, tristement spectaculaires, suscitent reportages, articles et photos témoignant de l'abomination d'une errance forcée, il y a un revers trop souvent passé sous silence : celui de l'attente vécue et subie par ceux, et, le plus souvent, par celles, qui restent.

Seyed, aujourd'hui responsable de l'atelier couture de Cahors, nous a raconté ses 7 ans de périple au travers de l'Europe, où chaque jour portait sa cohorte de traitements inhumains et de menaces. (voir page 43).

Sayeda, son épouse, se livre à son tour à l'exercice délicat de la confiance. Elle arrive, timide, comme inquiète, ayant fait d'élégants efforts de toilette en un camaïeu de couleurs automnales. Sayeda figure parmi celles qui sont restées, figées dans un temps nourri d'angoisses, un temps immobile, interminable. Et pour Sayeda, ce fut double-peine : l'anxiété et... l'exil puisqu'elle-même avait quitté l'Afghanistan pour trouver refuge dans le contexte incertain d'un pays voisin : l'Iran. Seule avec ses garçons, assumant le rôle de deux parents et les affres d'un quotidien sans ressources, sinon celles apportées par de menus travaux et par la solidarité familiale. Dans les bureaux de Quercy Contacts, Sayeda vibre d'émotions domptées. Pudeur et retenue. Sa parole est rare, freinée sans-doute aussi par la douleur encore vive de souvenirs difficiles à exprimer.

Et peut-être même par la peur, une peur diffuse dont l'inertie agit encore. On ne sort pas indemne de telles épreuves, sans que la confiance ne soit entamée.



© Florian pour l'agence Euré-k !

Sayeda est accompagnée par le plus jeune de ses deux fils,

Farshad, jeune homme au charisme souriant. Il fait office



© Florian pour l'agence Euré-k !

de traducteur. C'est dans le regard de ce fils, devenu, comme son frère Reshad, un adulte exemplaire, que Sayeda puise le courage d'évoquer, d'une voix murmurée, quelques épisodes d'une vie brisée.

Tout avait bien commencé. Une enfance sans histoires auprès d'un père dentiste et d'une mère aimante. Le mariage avec Seyed, l'arrivée de deux garçons pleins de vitalité. L'entreprise de couture prospère de son époux où, parfois, elle allait travailler. L'avenir se dessinait sous les meilleurs

auspices jusqu'à l'émergence d'un contexte politique tristement célèbre. La fuite en Iran, consécutive à des menaces de mort édictées par les Talibans. Le départ de Seyed, puis celui du fils aîné, sur les traces de son père, mu par l'espoir tenace d'une vie meilleure, ou, du moins mieux supportable.

Pour Sayeda, commence l'attente, les nouvelles au compte-gouttes, arrivées de manière aléatoire par le « *bouche à oreille* ». Et puis, avec les progrès et la démocratisation d'internet et du portable en



© Florian pour l'agence Euré-k !

Iran, les choses s'arrangent un peu. Mais, toujours, la menace d'une annonce funeste.

Sayeda et Farshad rejoignent Seyed et Reshad à Cahors en 2019. Premières impressions ?



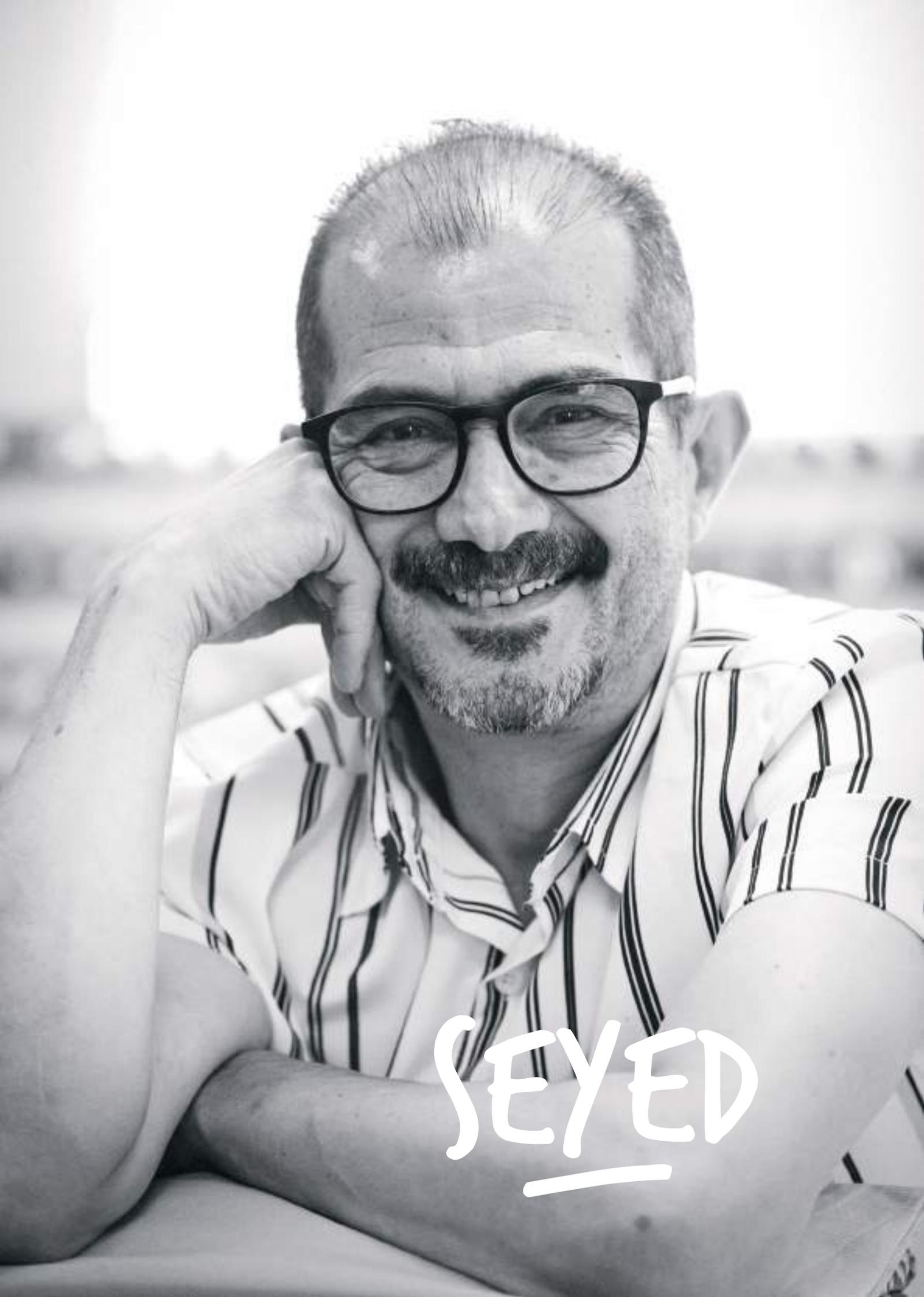
"SAYEDA FIGURE
PARMI CELLES QUI
SONT RESTÉES, FIGÉES
DANS UN TEMPS
NOURRI D'ANGOISSES,
UN TEMPS IMMOBILE,
INTERMINABLE. ET
POUR SAYEDA, (CE
FUT DOUBLE-PEINE :
L'ANXIÉTÉ ET... L'EXIL"

Il n'empêche, Farshad apprend le Français tambour battant, intègre un lycée, passe le bac avec mention à 20 ans, poursuit des études d'infirmier-anesthésiste qu'il achèvera en 2025. Son frère dirige une entreprise de restauration rapide. On en connaît, en France, qui ont reçu la Légion d'honneur pour moins que ça.

couturière, fabriquant sacs et tee-shirts. Là, enfin, elle a trouvé des amies. La vie a repris son cours avec quelques perspectives d'un bonheur tranquille. ■

Sayeda dit « *j'étais contente, tellement contente* ». Quoi dire de plus et comment dire mieux ? Mais voilà que le covid et sa litanie d'enfermements s'en mêlent. La famille, enfin réunie, est confinée.

Sayeda regarde ses fils avec tendresse et fierté. Leur réussite cumule résilience et prouesse. Elle a rejoint l'atelier couture de Cahors il y a 4 mois, pour y parfaire ses talents de



SEYED

Face à moi, deux hommes dont les épreuves n'ont altéré ni la présence, ni le sourire, ni l'humanité. Le père et le fils, un copié-collé de dignité. Seyed, 56 ans, Reshad, 24 ans.

Afghans ? Oui, Afghans.
Migrants ? Oui, migrants.

Migrants, une « *identité* » qui se conjugue désormais au passé. Seyed est aujourd'hui responsable de l'atelier couture de Quercy Contacts, à Cahors. Il sait vêtir les femmes de la tête aux pieds et réparer les machines à coudre. Reshad, tout en élégance et en énergie maîtrisée, dirige le « *Break* » : cuisine du monde, du kèbab au tacos. Il parle 5 langues. Son frère cadet, Farshad, termine ses études d'infirmier anesthésiste. La mère, Sayeda, coud à Quercy Contacts. Une famille soudée, ayant le goût de l'effort, mettant ses talents au service du pays d'accueil : la France. Accalmie après les turbulences. Ils disent leur gratitude.

Kaboul/Cahors : 5753 kms.
Dans son errance, au-travers de l'Europe, Seyed en a parcouru le double, sinon plus, par les chemins ténébreux d'un monde parallèle dont les échos nous arrivent assourdis. Jamais Seyed n'aurait fui le pays natal sans la montée du fanatisme, de la violence, qui l'ont contraint à l'exil. L'Afghanistan fut naguère « *un bon pays où tout le monde mangeait à sa faim, et de bonnes choses, aux universités prospères, aux bonnes mentalités, où les femmes travaillaient à l'égal des hommes. C'était... avant.* » disent en chœur les deux hommes. Mais cet éden en pleine croissance a suscité des intrusions lourdement armées. Première



calamité : l'invasion par l'URSS qui a engendré une résistance afghane soutenue par les Occidentaux, l'Iran et l'Arabie saoudite. De cette résistance aux visages variés a émergé une faction terroriste : les Talibans. Gouvernance par la terreur. L'instabilité politique engendre celle du travail. Tour à tour, Seyed a dirigé son entreprise de confection (25 employés), taillant des uniformes pour écoliers et des robes de mariées ; il a conduit des taxis puis a livré de l'essence en camions-citernes. Sa tournée incluait parfois le ravitaillement des soldats de l'Otan. Ce fut la cause de sa descente aux enfers. « *On reçoit une lettre de menace des Talibans, puis une deuxième et la troisième est une condamnation à mort* ». Seyed

fuit en Iran, avec sa famille. Il trouvera des jobs dans le bâtiment. Mais l'Iran n'est pas le refuge espéré. Il repart, seul, cette fois, poursuivant le rêve d'une vie meilleure, d'un eldorado. Commence alors sa vie de migrant et aucun mur, aucun barbelé, aucune brimade, aucune humiliation ne l'arrêteront. Question de survie.

Seyed égraine la litanie des pays traversés : Turquie, Bulgarie, 1er pays européen rencontré, qui lui inflige 6 mois de prison, la Croatie, l'Estonie, la Serbie, la France, Nice, Paris, Toulouse, Dunkerque et sa Jungle, l'Angleterre qui l'expulse vers... la Bulgarie. Retour case départ et case prison. Seyed parle avec une émotion contenue, en témoin distancié



© Florian pour l'agence Euré-k !

de ce sombre chapitre de sa vie. Ses yeux fixent un horizon connu de lui seul, on ne saura rien des cauchemars qui ont agité ses nuits. Son fils reprend la parole, lui, qui, à 14 ans, a fait la route dans le sillage de son père. Reshad, tabassé à coups de matraques par la police bulgare. « *Ils étaient 5 à me frapper, cinq !* ». Sauvé in extremis de la mort par quelques migrants

présents. La barbarie laisse des traces : « *A 14 ans, on ne peut pas comprendre, j'ai cru devenir fou* ». Les mots ne suffisent pas à traduire une telle bestialité, vécue dans la chair. On devine chez ce jeune homme robuste et pondéré, à son débit, à la lueur de son regard, une colère sourde. Légitime, mais dépassée. Seul le présent compte. Il dit : « *c'était très difficile (un*

euphémisme !), mais bon, maintenant, c'est réglé. »

Le froid, l'effroi, la faim, la solitude. Marcher, sans répit, sans papiers, sans existence légale. Franchir les Alpes, comme l'a fait Seyed, la neige aux genoux, les pieds et la moustache gelés ; errer dans les villes en quête d'hypothétiques foyers dont on sera jeté à l'aube, raser les

"L'AFGHANISTAN FUT
NAGUÈRE UN BON PAYS
OÙ TOUT LE MONDE
MANGEAIT À SA FAIM,
ET DE BONNES (HOSES,
AUX UNIVERSITÉS
PROSPÈRES, AUX BONNES
MENTALITÉS, OÙ LES
FEMMES TRAVAILLAIENT
À L'ÉGAL DES HOMMES.
(C'ÉTAIT... AVANT.)"

murs, connaître les affres de la rue, traverser la Manche en clandestin dans un camion frigorifique. Une chambre froide, comme métaphore d'une vie figée dans l'épouvante. Aujourd'hui, Seyed parvient à en rire, et ce rire recouvre sans les gommer bien des souvenirs tragiques.

Le froid, l'effroi, la faim, la solitude et...les voyous. Les voyous : les passeurs, « *une*

mafia de charognards prospérant sur la misère » et qu'il faut payer, sans cesse payer, à chaque frontière, quand l'argent manque. Un frère, solidaire, pourvoie, parfois.

Come back en France. Toulouse, à nouveau, puis Cahors. Alors qu'il fréquente l'école pour migrants, un hasard heureux lui fait rencontrer une bénévole de Quercy Contacts. C'est le début de l'éclaircie.



© Florian pour l'agence Euré-k !

Ses talents de couturier, de mécanicien, bénévoles dans un premier temps, sont validés. Contrats d'insertion, puis CDI. Les « *papiers* », inaccessible sésame, s'impriment. La famille se reconstitue sur les rives du Lot. L'association, elle non plus, n'a rien lâché.

Alors que Reshad discute, tout sourire, avec les employées de l'atelier, Seyed et moi partageons un café, dehors. Le soleil est printanier sur le vert décor des collines cadurciennes. Les mots de Seyed s'enchaînent en douceur pour décrire sa vie en famille, à l'égal de tant d'autres. Les courses, les loisirs, les promenades, la joie d'être réunis. Il redit sa reconnaissance pour Quercy Contacts et s'octroie une part du mérite, celui d'être parvenu à vivre en autonomie financière. Lui et son fils aident à leur tour ceux qui ont été relégués en bord de route. Seyed parle des verres partagés avec les amis, de tous bords et de toutes confessions, du plaisir qu'il a à nager. Après tant d'eaux troubles, de tempêtes, vient le réconfort d'une vie sans vagues tricotée de fil en aiguilles. « *Pourvu que ça dure...* » ■





© Florian pour l'agence Euré-k !

Atelier de Montcuq, 10h30 : pause matinale. L'équipe se regroupe devant la boutique, café à la main. La parole coule, fluide comme entre amis de longue date. On commente la vie comme elle va, le temps qui passe, les tourments du siècle et ses joies.

Thérèse, discrète, s'assoit sur les escaliers, à l'écart.

« *Tu boudes, Thérèse ?* ».

« *Ah non, pas du tout !* » et elle rejoint ses collègues dans un éclat de rire où se devine, en filigrane, la petite fille qu'elle

était, curieuse, active, hardie. Dans sa ferme natale de Bourriane (Lot), elle a grandi entre un « *père à l'ancienne* », dit-elle, fataliste, mais sans amertume, et « beaucoup » de frères aînés souvent tentés de la reléguer à des jeux de fille. A force de détermination, elle a fait plier ses aînés qui ont consenti à partager leurs travaux de bricolage plus attractifs pour Thérèse que la compagnie de Barbie peroxydées. Car, du plus loin qu'elle se souvienne, elle a aimé travailler de ses mains, en particulier le bois avec qui elle amorce tôt une relation privilégiée. « *Chaque essence a son parfum, l'odeur du bois, on ne s'en lasse pas* ».

Creusant le sillon de sa passion et de son instinct, elle se forme à Rodez, raflant un diplôme d'ébéniste. Un milieu d'hommes où elle fait figure de pionnière sans en tirer gloire. Ne comptez pas sur Thérèse pour faire dans l'esbroufe. Ebéniste, elle l'a été... « *un peu partout* », une des constantes de sa vie étant bouger, déménager. Vers la Bretagne, pour commencer, où elle construit des bateaux. La Bretagne qu'elle quittera avec deux bébés dans les bras, une fille, un garçon. Retour aux sources : le pays lotois. « *Retour chaotique* » dit-elle de sa voix profonde, légèrement éraflée, signature d'une vie faite de pleins et de déliés.

Le père des enfants désertera.

Etape dans l'aéronautique, embauchée comme ébéniste dans un univers où le bois se fait rare. Expérience pénible, milieu industriel, féroce, ambiances délétères. Elle se recentre sur ses enfants, désormais sa priorité absolue.

Elle rabat les pans de son gilet bleu, presque aussi bleu que ses yeux, croise les bras, et, dans un silence épanoui, évoque un souvenir : voilà que surgit l'Espagne où elle a embarqué ses « petits » pour un road-movie au pas de course. « *C'était une époque où j'avais de l'argent, une fois n'est pas coutume* », dit-elle. L'argent, une quête sans fin. Là-bas, chaque soir, on plantait la tente, on repartait le lendemain, on allait ailleurs. « *L'Espagne, on en a fait le tour complet* ». Thérèse, avide de mouvement, est infatigable : « *Je ne suis pas femme à rester en place* ». Ame nomade, oiselle migratrice, Thérèse ne s'est jamais figée dans un paysage, ni ne s'est clouée dans la routine, ni n'a collé à la vitrine



© Florian pour l'agence Euré-k !

des conventions. Ce voyage, qui a conforté l'amour, restera dans les mémoires.

Le pire jour de sa vie : le départ des enfants, son centre de gravité, « *Une bonne nouvelle, en soi, un aboutissement. Je n'aspirais pas à ce qu'ils restent, évidemment* ». Mais cet ordre des choses, pourtant souhaité, a coïncidé avec le « *syndrome du nid vide* ». Thérèse dévisse, bascule. Le vide, un sentiment d'inutilité, les embauches aléatoires, le recours aux intérim, l'envie et l'enthousiasme désertent... « *ça a été une petite descente aux enfers* » dit-elle et dans ce mot pudique de « *pe-*

tite », on entend « *intolérable* ». Cette existence murée trouve une issue : l'hospitalité de l'atelier Quercy Contacts. Elle y trouve l'empathie, la « *chaleur d'un foyer* » et renoue avec le désir d'apprendre : s'initier à un nouveau métier, couturière, pas si éloigné du précédent. « *Les techniques sont les mêmes, je savais déjà couper droit, lire les plans. J'ai très vite acquis les bases. Et puis, le tissu est moins lourd que le bois, ça m'arrange, à mon âge.* » Son âge ? 58 ans, portés avec une belle dignité. Elle qui avoue être « *solitaire, peu à l'aise en société* » prend goût à recevoir les clients et s'ouvre à de nouvelles amitiés.



© Florian pour l'agence Euré-k !

« *Il y a un lien très fort entre ceux qui transitent à Quercy Contacts ou y sont passés. Au final, ici, on apprend beaucoup sur soi* ».

Son rêve, puisqu'il faut bien un jour quitter le cocon, serait d'en tisser un autre, ailleurs, d'y fédérer des énergies. « *J'y réfléchis, mais seule, c'est com-*



"L'HOSPITALITÉ DE
L'ATELIER QUERCY
CONTACTS. ELLE Y
TROUVE L'EMPATHIE, LA
CHALEUR D'UN FOYER ET
RENOUE AVEC LE DÉSIR
D'APPRENDRE : S'INITIER
À UN NOUVEAU MÉTIER,
COUTURIÈRE, PAS SI
ÉLOIGNÉ DU PRÉCÉDENT."

plié ». Et puis, après le temps de la jeunesse, où on n'est jamais repu de nouveautés, vient celui de la maturité, qui est à la pause. Thérèse ajoute : « *j'ai l'impression d'avoir fait le plein* ».

Alors, elle s'évade dans la lecture, les polars, en priorité. Dernier auteur en date : Ber-

nard Minier. Et puis, Agatha Christie, « *la reine du Thriller* ». Le besoin d'un ailleurs est aujourd'hui porté par les mots. La musique : elle l'a dans la tête : jazz, classique, chansons françaises habitent son disque dur, ses tendres rêveries ou sa mélancolie quand le noir se durcit.

Voilà 10 ans que Thérèse habite à Montcuq. « *10 ans au même endroit, ça ne m'était jamais arrivé* ». Captive de la région, pour la bonne cause : veiller sur sa mère, l'accompagner dans les fragilités du grand âge.

De retour à l'atelier, elle lâche ces mots : « *Oui, j'ai galéré mais je n'ai aucun regret, je ne me sens pas coupable, pas coupable de ne pas avoir adhéré aux normes sociales* », aux injonctions d'un système qui rabote l'Humain. Etre de passage, tracer la route, y glaner les opportunités, tel a été son parcours, d'aventures exaltantes en déboires. Thérèse a fait de sa vie un roman. De nouveaux chapitres sont à suivre, qu'elle écrira avec le coeur. ■



YANNICK

Li descend de son scooter, droit dans ses baskets, enlève son casque. Cheveux longs ramassés en un vague chignon.

Les yeux sont clairs, le regard précis, qui apprécie, jauge, plus qu'il ne juge. Il jette un œil au ciel où zigzaguent les hirondelles. A la contemplation des vitrines, il préfère celle de la Nature. Il se tourne aussi vers les écrans pour s'adonner aux jeux vidéo et aux documentaires où toute thématique est bienvenue, de l'ethnologie à l'éthologie, entre autres. « *Je m'intéresse à tout, sauf peut-être à la maçonnerie* » dit-il en riant.



D'emblée, on sait que l'homme a du caractère, et de l'humour. S'il avoue ne pas toujours savoir vers quoi se diriger, il suit son éthique, campé sur ses valeurs, avec une idée précise de ce qu'il ne veut pas. Et, ce qui lui répugne, c'est le monde de la duplicité, du mensonge, des petits arrangements avec le Réel qui confinent au cynisme. Intransigeant ? Indocile ? Sans doute. Atypique, assurément. Il parle avec les mains, le corps en mouvement, il manie les mots et les concepts avec aisance, parfois avec poésie.

Ce philosophe autodidacte est aussi couturier.

Depuis sa Normandie natale, Yannick arrive dans le Lot à l'âge de 18 mois. Parents prolétaires, syndicalisme et culture ouvrière. Enfance joyeuse avec la campagne pour aire de jeux. Il y goûte la liberté, celle de s'évader à vélo, de gambader de ruisseaux en prairies et de rentrer maculé de terre depuis les cheveux jusqu'aux pieds, « *pourri de bonne bouillasse* », dit-il. Sa mère le dégrassait au jet. Souvenirs heureux. Bon parcours scolaire, si ce n'est une dysorthographe massive

qui lui fait dire : « *quand les gens me relisent, ils saignent des yeux* ».

Et puis, c'est l'émergence d'une passion : le jeu de rôle grandeur nature, au bord du lac de Gruissan (Aude) où il s'installe. Président d'une association, il se consacre corps et âme à cette activité créative qui, selon lui, est aussi subversive « *parce qu'elle pioche dans tous les imaginaires, les distordant à volonté, parce qu'on apprend à y faire sa vie comme on veut, autonome* ». 3 bénévoles seulement pour

encadrer jusqu'à 120 personnes par événement, entretenir et manier 7 bateaux. A cela s'ajoutent des obstacles administratifs parce que les médias ont entaché la réputation des jeux de rôle. Pour fabriquer au mieux les déguisements, il suit une formation de costumier à Pézenas. Au bout du bout, tant d'efforts ont usé l'enthousiasme.

Alors qu'il a déjà épuisé ses ressources énergétiques et financières, on le radie des minima sociaux. « *20 ans de RSA, pour eux, c'était trop, et peut-être n'avaient-ils pas tort.* » ajoute-t-il, évitant les écueils de la victimisation.

Soudain, rupture sociale, brutale, plus de toit, plus un sou, plus rien qu'une vérité solitaire, qu'une enivrante liberté sans bagages. Commence une errance dont il dit « *qu'il l'a plutôt bien vécue, je m'y sentais en phase avec moi-même* ». Et on peut le croire, nulle ombre ne vient ternir son visage à l'évocation de ce passé. Sa seule crainte : se trahir, se compromettre. Il n'est pas homme à reléguer ses convictions sous le tapis. Sa devise : « *Je ne joue pas du pipeau, plutôt du tambour* »

Il cite Tolkien : « *tous ceux qui errent ne sont pas perdus* ». Il avance alors au jour le jour sur son chemin de sincérité, maître de son temps. Il va à grandes enjambées, de petites rapines, pour manger, en nuits à la belle étoile. Avant qu'il ne sombre, sa famille le repêche, le rapatrie dans le Lot. C'est difficile, violent, de résister à des parents pétris de bonnes intentions, qui veulent vous remettre à angle droit. Il s'inscrit à Pôle Emploi car, dit-il « *finalement, il faut bien admettre que l'Homme est un*



© Florian pour l'agence Euré-k !

mammifère social ». Lui, il se définit comme « *sociable, asocial* ». Un grand écart.

« Alors que j'ai toujours entendu qu'on ne trouve pas de boulot à Pôle Emploi, un quart d'heure après mon inscription, j'avais un coup de fil de Quercy Contacts ». Destin paradoxal pour un homme qui ne croit pas au développement personnel par le travail, en tout cas pas tel que notre monde le conçoit

aujourd'hui, ce sacro-saint travail.

A l'atelier de Montcuq, Il trouve un confort, un réconfort au cœur d'une « *bonne structure, avec de vrais humains* ». Et puis, la couture, c'est tranquille, délicat, on est assis, « *on ne manipule pas de produits toxiques* », ajoute sa fibre écolo. 6ème extinction de masse : « *une douleur dont beaucoup guérissent en se mettant des œillères alors*



© Florian pour l'agence Euré-k !

qu'il faudrait un changement radical de paradigme ». Il voit beaucoup d'avantages à être là, dans une bonne humeur studieuse. « *Quercy Contacts redonne une dynamique* ». Mais le séjour est à durée limitée, il devra un jour quitter le cocon



rence entre Vérité et Réalité, parler des biais cognitifs, des conditionnements limitants, de nos perceptions divergentes. Il ne manque ni de savoir ni d'arguments.

Les hirondelles rentrent au nid, Yannick remonte sur son scooter. Il part écouter ces musiques éclectiques qui peuplent son univers déjà bien habité. Au casque, défileront

des airs d'opéra, les filles de Sexy Sushi, un peu de Métal aussi, inaudible de préférence, et la partition énervée de Japonais qui jouent trop vite. Riche de son feu intérieur, d'un art consommé de l'authenticité et de ses 43 ans, Yannick file vers l'horizon. ■

"IL SE CONSACRE CORPS ET ÂME À CETTE ACTIVITÉ CRÉATIVE QUI, SELON LUI, EST AUSSI SUBVERSIVE PARCE QU'ELLE PIOCHE DANS TOUS LES IMAGINAIRES, LES DISTORDANT À VOLONTÉ, PARCE QU'ON APPREND À Y FAIRE SA VIE COMME ON VEUT, AUTONOME."

de l'atelier. Quelle issue ? « *Je ne me projette pas, ma vie est une page blanche* ».

Et, soudain, on zappe de sujet : le philosophe reprend les manettes de la conversation voulant débattre de la diffé-



CRÉATIONS

Fruit d'une collaboration étroite entre l'atelier couture et les créateurs lotois.



VIRGO(COOP)



POUR UN NOUVEAU
MONDE TEXTILE



Virgocoop est la coopérative citoyenne qui construit un nouveau monde textile : relocalisation des filières de production, de transformation et de commercialisation, réduction de l'empreinte environnementale avec l'utilisation en priorité de chanvre et de laine, éthique et solidarité dans ses relations partenariales. Nos partenaires agriculteurs produisent chanvre et laine en Occitanie. Nous transformons les fibres dans le Tarn-et-Garonne et nous tissons (chanvre, laine, lin, coton bio GOTS) au sein de notre atelier dans le Tarn. Virgocoop a confié à Quercy Contacts le développement d'une première gamme de produits à partir de ses tissus : vêtements et objets divers.



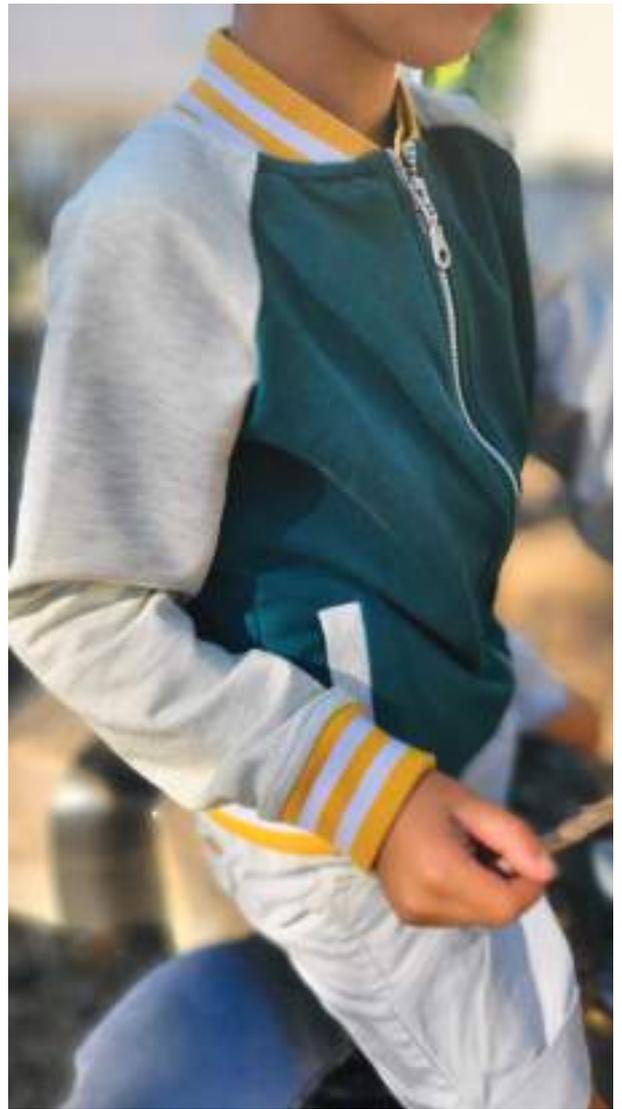


virgo
coop tissons
le territoire.

LA FABRIQUE DES KOALAS



NATURELLEMENT ÉLÉGANTE





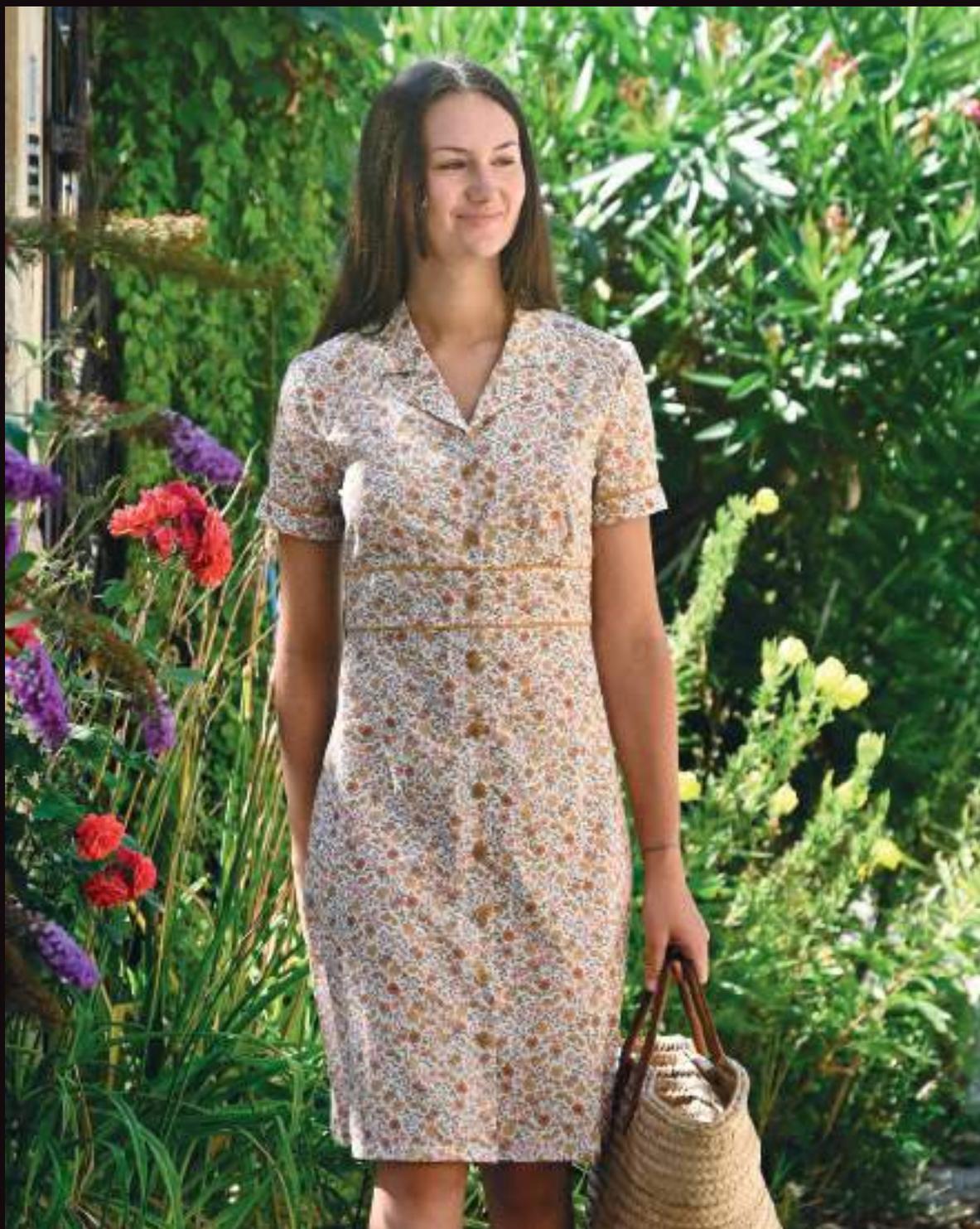
Prenons soin de nos enfants en leur offrant une touche simple, chic et durable.

La Fabrique des Koalas propose des créations uniques, intemporelles et classiques pour les enfants de 2 à 8 ans. Chaque vêtement est fabriqué à partir de tissus en fibres naturelles et certifiés sans substances nocives, pour allier douceur, style et authenticité.

Notre gamme est confectionnée artisanalement par les ateliers de Quercy Contacts à Cahors.



LES SUFFRAGETTES



LE CLASSIQUE REVISITÉ



Découvrir ou redécouvrir la robe tablier, interpréter ce grand classique avec une touche contemporaine et en proposer une nouvelle lecture : des lignes fluides taillées dans des tissus fleuris, un look vintage fait d'élégance et de simplicité. Les robes sont fabriquées artisanalement en Occitanie et produites en séries limitées par l'atelier de confection Quercy Contacts à Cahors.





L'ATELIER QUERCY CONTACTS



CRÉATION ET RE-CRÉATION



L'atelier de Quercy Contacts conçoit et réalise ses propres créations : des vêtements à partir de tissu de qualité, de préférence fait en France, mais aussi toute sorte d'objets à partir de tissus recyclés pour contribuer à une mode responsable. Toutes les créations originales sont disponibles dans les boutiques de Montcuq et Cahors.









REMERCIEMENTS

La direction de l'association tient à remercier très chaleureusement :

- Les salariées en transition professionnelle figurant dans cet ouvrage qui ont accepté de jouer le jeu de se « *découvrir* » en partageant leur parcours personnel
- Claude le photographe venu de sa Normandie natale pour participer à cette aventure lotoise, apportant un regard professionnel et tendre sur chaque personne
- Pierre le rédacteur des textes qui a su si bien capter et retranscrire l'essence subtile de ces personnes
- L'équipe d'Euré-k ! qui a mis en musique tout ce projet avec brio
- L'équipe des salariés permanents et des administrateurs qui sont, au quotidien, engagés dans une mission parfois difficile mais tellement passionnante
- Les partenaires de l'association qui nous soutiennent dans notre engagement : le Département du Lot, la DDETSPP

MICHEL & BERNARD

Le projet « *Talents cousus main* » n'aurait pas pu exister sans l'engagement indéfectible de deux hommes : Michel Gautrand et Bernard Fabre-Annès.

L'équipe de Quercy Contacts tient à les remercier tous les deux très chaleureusement pour avoir permis l'émergence et la concrétisation de ce projet : Michel pour son soutien financier et Bernard pour son expertise... et tous les deux pour toutes ces heures passées à travailler sur l'ouvrage.
Ensemble, on va toujours plus loin !

Enedis, première grande Entreprise à Mission dans le domaine de l'énergie, s'applique naturellement à exercer ses activités en intégrant davantage son impact sur l'environnement, le social et le sociétal. Elle contribue ainsi à l'insertion des personnes en situation de handicap, au lien social, à la lutte contre l'exclusion.

Nous sommes très heureux de soutenir le projet « *Talents cousus main* ». Enedis, service public à impact positif pour les femmes et les hommes, a intégré dans son Projet Industriel et Humain la lutte contre les fractures sociales et de développer la mixité, la diversité et l'inclusion.

Les valeurs représentées par Quercy Contacts au travers de ce projet « *Talents cousus main* » répondent pleinement à notre engagement d'entreprise de service public, et nous permettent de renforcer notre proximité avec les territoires et les associations en lien avec l'activité économique.

Olivier Lasfargues,
Directeur Territorial Enedis Lot





CAHORS - MONTCUQ - LALBENQUE - PRAYSSAC

21 allée des Marronniers - 46800 Montcuq
Tél. 05 65 20 42 70 - information@quercycontacts.com

www.quercycontacts.com